

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE ROI DES VOLEURS

QUATRIÈME PARTIE — LES HÉRITIERS DE LA PESTE

II

NOUVELLES DE PARIS

Descendus au « Pistolet » pendant la nuit, Cartouche et

Balagny n'y trouvèrent que quelques ivrognes et des paresseux. Mignot parut charmé de les revoir. Sans le daron et le lieutenant, le « Pistolet » ne tarderait pas à perdre son prestige, disait-il. A peine y voyait-on de temps en temps ceux qui avaient illustré la clique.

D'Entragues et Labrancher, qui soutenaient les Cartouchiens, ne se montraient plus au « Pistolet. » La grande Jeanne elle-même lui était infidèle.

— Elle aura fait fortune, dit Cartouche.

— Ce serait fort original, répartit Mignot, dans un moment où tout le monde se ruine.

— Comment cela ? demanda le daron.

— Mais avec la Banque-Royale qui vient de faire la culbute, répondit le « pioller. »

— Au diable s'écria Balagny portant la main au sein gauche comme s'il eût été frappé au cœur.

— Q'as-tu ? fit Mignot.

— J'ai là en portefeuille près d'un million en papier... Tout ce qui nous restait de lord Delmott. Mais explique toi ; n'y a-t-il pas de remède ?

— Le désastre est complet, la ruine générale, les Anglais et les princes, Condé et Conti, après s'être odieusement enrichis et avoir exigé le remboursement de leur papier en or, se rient de la détresse publique.

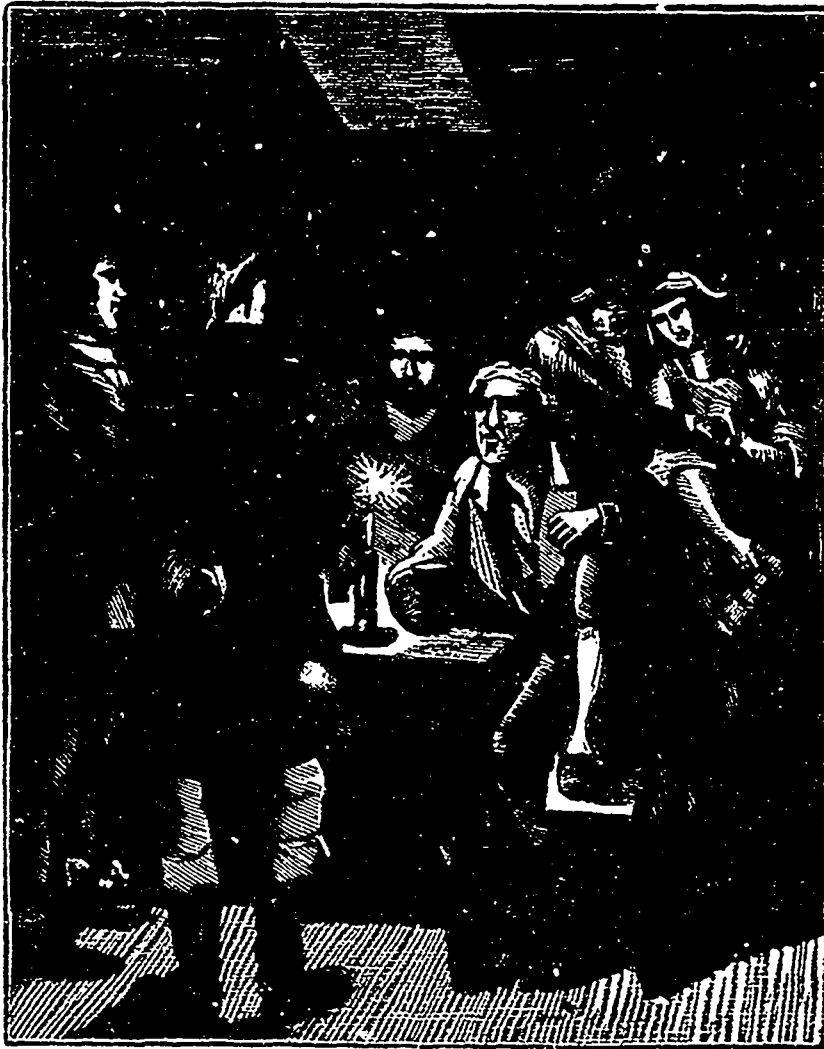
— Mille nom... de nom... l'oria Balagny en proie à une véritable souffrance : ruiné ! .. volé !!!

— Calme-toi, dit Cartouche. Tu prendras bientôt ta revanche. — Contique, Mignot. Je n'en veux pas à Law, vrai, je connais les vrais coupables. Eh bien, qu'est devenu l'inventeur du « papier-monnaie » ?

— Ses ennemis, reprit Mignot, voulaient lui faire un procès pour l'envoyer pourrir à la Bastille, et avaient obtenu une défense générale de sortir du royaume sans passeport.

— J'aurais assez aimé un procès, dit Cartouche. On y aurait dévoilé la conspiration anglaise, la cupidité honteuse des princes, les profusions du Régent, les brigandages du duc de Bourbon.

— Ce fut justement ce que prévit celui-ci, dit Mignot, et il arrangea le départ de Law. Dans une belle voiture de promenade à six chevaux, il monta avec le chancelier de la maison d'Orléans. Hors de Paris attendait une seconde voiture du duc de Bourbon, une rapide voiture de voyage pour mener l'ex banquier à la frontière la plus proche. Un fils de d'Argenson, intendait sur cette frontière du Nord, l'arrêta à Maubeuge et demanda



Descendus au « Pistolet, » Cartouche et Balagny n'y trouvèrent que des ivrognes.

à Paris ce qu'il devait faire. La réponse ne se fit pas attendre : « Laissez-le passer, mais retenez sa cassette. » Cette cassette contenait les bijoux de sa femme, dernière ressource de l'exilé. Que dites-vous du procédé ?

— Il est digne de l'époque à laquelle j'attacherai mon nom, dit Cartouche.

Après avoir laissé quelques instants à la douleur de son lieutenant qui criait au voluer aussi sincèrement que s'il avait acheté à lord Delmott ses actions, le daron reprit :

—Autre chose. Y a-t-il longtemps que tu n'as vu notre ami Ratiboule ?

—Oui, quelque temps.

—Que devient-il ?

—Il n'est plus, je crois, aux courses d'Orléans, mais il n'est pas introuvable, du moins pour nous.

—Il faut me le procurer, j'en ai besoins pour une nouvelle affaire qui va nous servir de rentrée en scène.

—Quelle affaire ? demanda Balagoy.

—Tu le sauras quand Ratiboule nous l'aura dit, c'est-à-dire lorsqu'il aura, avec toutes les précautions dont peut s'entourer un chimiste, ouvert notre cassette mystérieuse.

Miguot promit de s'employer à la recherche du docteur. Le daron étant de retour, il fallait d'ailleurs battre le rappel des fidèles et convoquer tous les notables de la clique de Saint-Laurent.

On était à l'entrée de l'hiver et cette saison avait toujours été celle des grandes entreprises. Enfin depuis la promenade à Bray-sur-Seine, la bande avait perdu du monde, il était indispensable de la reconstituer sur un nouveau pied.

Il n'entre pas dans nos intentions d'attarder notre récit à ces détails "d'administrations," nous parlerons donc seulement des personnages marquants auxquels l'intérêt de cette histoire s'est attaché jusqu'à présent...

Le lendemain, un plein jour, Cartouche et son lieutenant descendirent dans leur bonne ville de Paris.

Bien que leur absence eût duré fort peu de temps, Cartouche et Balagoy devaient à leur retour tomber de surprise en surprise : — l'éroulement de la Banque, qui avait été suivi de la suppression du corps des Bandonniers, la désorganisation de la clique du "Pistolet," puis la disgrâce de Ratiboule, qu'il demandèrent en vain au Palais-Royal. Après l'affaire de "l'Épée-Royale," il avait été invité à aller se faire pendre ailleurs. Où était-il allé ? Comme il n'avait aucun désir de devancer la justice des hommes, il ne laissa point, en partant, sa nouvelle adresse.

—Il y a quelqu'un, dit Balagoy, qui peut-être pourra nous renseigner.

—Qui cela ?

—Chant-d'Oiseau.

—Que me dis-tu ? je la croyais au Mississipi, et, de peur de te faire de la peine, je n'osais plus en parler, Comment, cette gentille Fanchette existe encore !... Mais alors ?...

—Non, répondit brusquement Balagoy en coupant court aux suppositions de son ami. — Fanchette est changée. Elle n'était pas faite pour la vie que nous menons. Épouvantée par l'affaire de Lerme, elle m'a quitté pour toujours. Elle ne se serait plus compromise dans nos bagares si ce n'eût été pour nous sauver. Aussi je lui ai tenu compte de ce bon mouvement qui la porta à nous avertir du blocus de "l'Épée-Royale." En apprenant qu'elle avait été enlevée par les Bandonniers, je réco lus de la sauver. A la faveur d'un tumulte, je l'arrachai à cette canaille et, à demi morte de peur, je la transportai tout d'une traite dans l'asile que lui avait choisi Ratiboule : l'hôtel de Fulda.

—Mais, fit Cartouche, elle y est encore ?

—C'est probable. Allons-y voir ; elle doit avoir revu le docteur.

Tous deux se rendirent rue Saint-Honoré. La grande porte

de l'hôtel était ouverte. Dans la cour, le jardinier, tout en soignant des fleurs en caisse, causait avec le suisse.

Ils allèrent à ce dernier pour lui demander mademoiselle Fanchette, quand tout à coup une voix claire et vive comme un chant de fauvette, se fit entendre au dessus d'eux.

—Écoute ! fit Balagoy, posant la main sur le bras de Cartouche. C'est elle !...

Et tous deux s'arrêtèrent. Elle chantait :

Il était un oiseau gris  
Comme un' souris,  
Qui, pour loger ses petits  
Fit un p'tit nid.

Aimez, aimez-moi, mon petit roi  
Aim'ez-vous jamais autant qu' moi ?

Les oiseaux étant éelos,  
Tout à propos,  
Ils vont chanter nuit et jour  
Au bois l'amour.

Aimez, aimez moi, mon petit roi, etc.

Les oiseaux ont tant chanté.  
Pendant l'été,  
Que leur gosier et leur bec  
Sont tout à sec.

Aimez, aimez-moi, mon petit roi,  
Aim'ez-vous jamais autant qu' moi ?

La dernière note du refrain montait au ciel, comme l'aluouette, et les deux amis l'écoutaient encore quand le suisse les aperçut et les interpella.

—Eh !... Que faites-vous ici ?

—Monsieur, répondit Balagoy, nous voulions demander si mademoiselle Fanchette était ici, mais nous venons de reconnaître sa voix.

—Elle est chez elle, dit le suisse. Au second, par l'escalier à droite.

Ils traversèrent la cour et montèrent. L'hôtel semblait toujours fermé comme après la mort du comte de Fulda.

### III

#### OU L'ON BEVOIT D'ANCIENNES CONNAISSANCES.

Chant-d'Oiseau parut toute déconcertée en présence de ses anciens amis. Elle eût tant aimé ne pas les voir. Ils s'en aperçurent.

—Eh bien ! on ne nous saute pas au cou ?

—Pardonnez, dit Fanchette en rougissant, mais la surprise. Vous allez bien, Balagoy ? Et vous, monsieur Dominique ?

—Mais oui, ma belle enfant, dit Cartouche, bien que nous venions te déranger, pour te demander après le docteur.

—Ah ! c'est pour cela que vous venez ? fit Chant-d'Oiseau, qui se rassura. M. Ratiboule n'est donc pas chez lui ?

—Non, il n'y est plus, et, en partant, il n'a pas dit où il allait.

—Que signifie ?

—Nous sortons à l'instant du Palais-Royal.

—Oh ! mais il n'est plus là-bas, répondit Fanchette. Depuis longtemps. Vous ne l'avez donc pas revu depuis l'affaire Saint-Antoine ?

—Non, nous revenons de voyage.

—Il est ici.

—Vraiment ?

—Mais, par exemple, bien tranquille, et sous un faux nom. Vous demanderiez M. Ratiboule, on ne vous répondrait pas ; il s'appelle Canigoux. Je crois, moi, que la police n'est pas dupe de ce faux nom, mais qu'elle a reçu l'ordre d'en haut de le laisser tranquille tant qu'il vivrait régulièrement. Il est venu me voir dernièrement, et nous avons encore causé de vous.

—C'est bien beau, fit ironiquement Balagny, que tu ne nous aies pas tout à fait oubliés, car enfin j'en suis encore à recevoir ton premier merci pour t'avoir sauvés des Bandouillers.

Fanchette lui tendit la main.

—Ne m'en voulez pas, M. Balagny, dit-elle. Je ne suis pas ingrate, mais j'éprouve une sorte de gêne à vous remercier. J'ai bien compris que, s'il n'y avait plus d'amour entre nous, il restait toujours un peu d'amitié. Si cela vous a fait peine de me voir enlevé, moi, ça m'a fait peur de vous voir prendre.

—Oui, ma petite Chant-d'Oiseau, dit Cartouche, tu es une bonne fille, et nous te sommes reconnaissants de ce que tu as fait pour nous. Nous nous battons contre tout Paris pour toi. D'autre part, sois sans inquiétude ; nous ne reviendrons plus te voir, nous ne voulons pas te compromettre auprès de ta maîtresse.

—Ma maîtresse est absente, dit Fanchette ; elle est en Lorraine.

—Comment ! Elle est mariée ?

—Sans doute.

—Avec qui ?

—Belle demande !... Avec qui donc, si ce n'est monsieur Imbert ?...

—Le secrétaire ! fit Balagny émerveillé.

—Il a donné sa démission au lieutenant de police.

—C'est une perte pour nous, dit Cartouche. Mais la demoiselle a dérogé.

—M. Imbert est allé en Lorraine acheter la terre de Fulda et il relèvera le titre. Ils se sont mariés sans pompe ; n'ayant point de famille, du moins du côté de madame. Mais, si peu que soit le nom de son mari, elle le connaît, tandis que j'ignore le nom du mien.

—De plus en plus fort ! se récria Balagny ; tu es donc mariée toi, Chant d'Oiseau ?

—Sans doute, j'ai été mariée par force à Saint-Martin des Champs, à une espèce de polisson, qui ne m'a jamais touchée du bout du doigt, heureusement, et dont j'ignore le nom. J'espère qu'il est au Mississipi ; mais, s'il était à Paris, et s'il me recontrait et prétendait user de ses droits...

—Dis-nous-le, ma petite, et il disparaîtra, dit Cartouche.

—Ah ! soupira Fanchette, il est un homme que je redoute plus encore que ce misérable.

—Qui donc ?

—Une de vos anciennes connaissances et un scélérat de la pire espèce, le chef des Bandouillers, celui-là même qui me fit enlever, le plus infâme des hommes...

—Mais qui donc ? insista Balagny.

—Le marquis Roger d'Espignac.

—Ah ! c'est lui...

—Oui, c'est lui qui commandait contre vous rue Saint-Antoine, qui m'aperçut au moment où je sortais de l'hôtel et me fit happer au passage par les Bandouillers. Ce lâche m'a voulu haïr parce que je repoussai avec mépris ses propositions et l'appelai parriocle.

—Cet imbécile ! ce sournois ! fit Cartouche. Tout cela est

bon à savoir, Fanchette. Un de ces jours nous allons nous retrouver aux prises avec cet homme-là.

—C'est votre ennemi le plus dangereux et j'en ai prévu le docteur. Heureusement qu'il ignore les véritables noms de Saint-Laurent et de Desjardins, qu'il croit de simples grecs. Quant à Ratiboule...

Elle s'interrompit et regarda à sa fenêtre :

—Mais le voici, fit-elle. Docteur Canigoux !... Montez, je vous prie. Des personnes qui sont chez moi désirent vous parler.

Ratiboule, fort intrigué, s'empressa de monter chez sa voisine. Nous laissons à penser son étonnement et sa joie.

—Je vous croyais en Angleterre, dit-il. Tout le monde le disait.

—Nous revenons simplement d'une partie de campagne, répondit Cartouche.

—Tudieu ! On le voit ; vous avez une mine superbe. Le daron est en train d'engraisser et son lieutenant a des rougeurs de pêche. Et de quel heureux pays arrivez-vous ?

—De Bray-sur-Seine.

—Bien loin du port de Brocy ?

—Après Montereau.

—C'est mon pays natal, dit Balagny. J'avais là une petite propriété à vendre.

—Très joli ! fit le docteur.

—Quoi donc ?

—Balagny propriétaire, repartit Ratiboule. Moi je trouve cela d'un genre très distingué. Et je te conseille de ne plus signer autrement : — " Balagny, propriétaire..." A moins que tu n'aies vendu.

—C'est l'envie qui te pousse à me railler, ou tu crois peut-être que je plaisante. Daron, est-ce vrai que je possède une maison et un bout de terre ?

—Je l'atteste, quand le docteur en devrait crever de jalousie.

—Et toi, Dominique, demanda Ratiboule, qu'es-tu allé faire à Bray sur-Seine ?

—J'y ai retrouvé une famille, la veuve Bourguignon, ma mère, et ma sœur Annette.

—A beau mentir qui vient de loin.

—Pour elles j'étais Jean Bourguignon qui revenait des Grandes Indes. Je ne les démentis point, non plus que la grosse Mathurine, que j'avais promis d'épouser avant de m'embarquer pour les colonies.

—Encore une charmante histoire !

—Tu ne me crois pas ? demanda à Balagny.

—J'atteste, répondit celui-ci, l'authenticité de ces événements ; et comme je désespère de vaincre ton incrédulité, je renonce à t'en raconter davantage.

—Enfin, dit le docteur d'un air moqueur, il paraît que là-bas, vous ne faisiez pas vos affaires, puisque vous voilà déjà.

—Nous y serions encore, répliqua Cartouche, si l'exempt Postel n'était venu nous y relancer.

—Oh, oh !... se récria Ratiboule. Vous vous f...ichez de moi à la fin. Voyons, parlons sérieusement.

—Je ne demande pas mieux, dit Cartouche, nous ne sommes pas venus pour autre chose. J'ai à t'entretenir d'une affaire mystérieuse, que seul, par ta science de chimiste, tu peux éclaircir sans danger.

—Venez donc chez moi ; je puis avoir besoin de mes livres ou de mon petit laboratoire. Grâce aux bontés de monsieur et de madame Imbert de Fulda, je me suis organisé ici comme au Palais-Royal.

Tous trois prirent congé de Chant d'Oiseau et descendirent au rez-de-chaussée.

## IV

## LA BOITE MYSTÉRIEUSE.

Dans les communs de l'hôtel, Ratiboule avait une jolie chambre de garçon ordée pour lui, et un laboratoire pris dans une ancienne buanderie. En somme, il n'avait pas à se plaindre de son sort.

Cartouche lui raconta la rencontre de Rozy le Craqueur et lui rapporta tout ce qu'il avait appris de ce dernier. Ratiboule n'avait entendu parler que très vaguement de la peste de Provence et ignorait que ses ravages fussent considérables. A Marseille, les immondices du vieux port et la malpropreté générale en avaient fait un fléau endémique ; mais ses progrès à Aix, à Avignon, étaient alarmants.

Le docteur, comme tous ses contemporains, connaissait peu et très mal les maladies contagieuses, dont l'étude a été poussée si loin de notre temps. Cependant il avait lu l'histoire de la peste de Florence, de celle de Genève, — où un infirmier, nommé Jean Lentille, avait conspiré la mort de tous les habitants afin de s'emparer de leurs richesses, — puis la peste de Londres, dont les effroyables ravages avaient été aggravés par le pillage et l'incendie. Il savait que la contagion pouvait être inoculée par le contact des ulcères, et avait l'air et l'eau pour principaux véhicules de ses germes.

Aussi prêta-t-il une sérieuse attention au propos tenu par le voyageur en parlant de sa boîte revêtue de cire : " Ceci est dangereux et contient la peste." Lorsque Cartouche exhiba cet objet mystérieux, il ne s'empressa point de l'examiner.

— Ce serait, dit-il, un cadeau à faire au lieutenant de police.

— J'y ai déjà songé, fit Cartouche, mais nous verrons plus tard, si, après examen, nous reconnaissons qu'on ne peut en faire meilleur usage. Cette boîte renferme des papiers de famille ; il faudrait en prendre connaissance, tout en réservant leurs propriétés mortelles. Est-ce possible ?

— Certainement, répondit Ratiboule.

— Après, selon ce que nous aurons appris, tu les désinfecteras, ou nous les emploierons tels qu'ils sont.

— C'est le plus sage, appuya le docteur.

— Eh bien ! demanda Cartouche, combien de temps te faut-il pour lire ces papiers ?

— Il faut que je lise et que je prenne des notes, répondit Ratiboule. Les précautions dont je serai obligé de m'entourer exigeront du temps.

— Enfin, donne-nous rendez-vous.

— Accordez-moi deux jours.

— Trois, dit le daron. Nous sommes mardi ; vendredi nous reviendrons te voir, dans la soirée.

— Et si vendredi je ne vous vois point ?

— C'est que nous serons aux fers dans quelque cachot du Châtelet ou de la Conciergerie, et tu feras des papiers ce que tu voudras.

Sur ces promesses ils se séparèrent. Vêtus tous deux en payeans cossus, maquillés et presque méconnaissables, Cartouche et Balagny s'en allèrent vers le Pont-Neuf, le centre populaire de leur temps. Ils espéraient y rencontrer Labranche ou d'Entragues, ou se garnir les mains, aux dépens des badauds.

Cartouche aimait toujours ces tours d'escamotage ; cela le rajeunissait ; puis ils avaient grand besoin de se refaire, en attendant un grand coup.

Balagny et lui s'amusaient à "gruffer" quelques bourses. L'art du "doubleur" (voleur à la tire) était alors poussé aussi loin que chez nos modernes pick pocket. Ses procédés varient selon le temps et le lieu. Dans les églises, par exemple, il fallait agir avec autant de circonspection que de légèreté de main. On ne pouvait y aller et venir sans attirer l'attention. Les promeneurs étaient également difficiles à dévaliser, lorsqu'ils se trouvaient plusieurs ensemble, et cependant les Tuileries étaient infestées de doubleurs.

Mais au Pont-Neuf, place Dauphine, dans certains carrefours populeux, les voleurs en plein jour ne se gênaient guère, ils procédaient surtout par la bousculade ; le moyen le plus usité de nos jours pour le vol des portefeuilles. Au moment où Balagny écorait le pied d'un badaud, son complice fouillait les poches de ce dernier ou lui dérochait sa montre en feignant de le dérober à la maladresse du grand butor de paysan.

La victime s'apercevait-elle du vol, les coquins criaient plus fort qu'elle en l'acablant de coups, et d'autres voleurs accouraient au secours de leurs confrères et augmentaient le désordre. Enfin le guet survenait-il, il ne s'agissait plus que d'une rixe à dissiper. On voit que c'était très amusant... pour les voleurs.

Autour des bateleurs et marchands de chansons qui occupent le terre-plein entre les deux bras de la Seine, le daron salue d'un geste, d'un clinement d'yeux quelques garçons de sa connaissance : le garde qui vola une épée au Régent et le petit Louison qui débarrassa de son manchon et de son épée le prince de Soubise ; mais ces sujets distingués ne peuvent lui donner les renseignements qu'il désire. Enfin, après avoir traversé le pont à plusieurs reprises, il aperçoit Ratichon, un des hommes du pillage de l'hôtel Desmarest.

Le pauvre diable a maigri, est changé. Il se traîne plutôt qu'il ne marche, il a l'air gêné du paladin Croquefer qui avait avalé son épée.

— Comment ! c'est toi, Ratichon, avec cette mine de carême ? fit Cartouche en l'abordant. Tu relèves donc de maladie ?

— Non, mais je n'en vau pas mieux.

— D'où te vient cette mine de crève de faim ? un homme de talent peut-il manquer du nécessaire ? Parle, fanandel, ma bourse et celles de tous ceux qui nous entourent sont à ta disposition.

— Tu n'y es pas, daron. Voici en deux mots la cause de l'état où tu me vois. Une passion malheureuse pour une grande dame m'a fait empoigner et jeter à Saint-Lazare. Tu connais le règlement barbare de cette maison...

— Oui, oui, fit Cartouche en riant, le foust quotidien.

— De sorte, reprit Ratichon, que je ne puis ni marcher ni m'asseoir ; ajoute à cela un long jeûne, et ma situation t'est expliquée.

— Tu es sorti depuis peu ?

— Depuis hier ; et Balagny et toi, vous êtes après Labranche les premières personnes du "Pistolet" que j'ai rencontrées.

— Labranche ! fit Cartouche avec vivacité, où est-il ? Pourrais-tu me le dire ?

— Si tu veux le voir, répondit Ratichon, tu le trouveras tous les soirs rue Mandar, aux "Trois-Poissons," en compagnie de Gruthus Duchâtelet, de Margot-Monsieur et de la Champagne.

— Très bien.

— D'Entragues y vient aussi quelquefois, mais, tu le sais, c'est un irrégulier.

— Enchanté de t'avoir rencontré, mon vieux Ratichon. Moi

aussi je suis resté absent de Paris pendant quelques jours, je suis tout dépaysé et j'ai besoin de revoir les fananols. Je vais donc de ce pas aux "Trois-Poissons."

Le daron et son lieutenant se tournèrent vers les halles.

—Enfin, dit Cartouche, nous allons pouvoir travailler.

Nous les rejoindrons plus tard au repaire de la rue Mandar, mais pour le moment nous assisterons chez Ratiboule à l'ouverture de la boîte enlevée à Rozy.

## V

## LE TRAVAIL DE RATIBOULE

Ratiboule s'occupa sans retard du travail qui lui était confié. Une vive curiosité l'aiguillonnait et le même jour il s'enforma dans son laboratoire.

Ayant très souvent à manipuler ou à préparer des substances dangereuses, il s'était procuré comme le célèbre empoisonneur Exili, le fournisseur de Sainte-Croix et de la Brinvilliers, un masque de verre. Il avait aussi établi dans son laboratoire des courants destinés à entraîner rapidement au dehors les émanations de ses drogues. Enfin il revêtait, selon les circonstances, des vêtements et des gants qu'il désinfectait ensuite et qu'il ne portait que pour son travail.

Ainsi enveloppé, il fit fondre la cire dont la boîte était enduite et avec un couteau solide fractura la boîte de bois. Elevant le couvercle, il trouva, comme Cartouche le lui avait annoncé, une liasse de papiers, dont il lut la suscription : "Correspondance de ma mère."

Il ouvrit le paquet de lettres et il remarqua, en outre, quelques documents particuliers dont nous dirons plus tard la nature. Il prit la première lettre et chercha d'abord au bas de la quatrième page. Elle était signée : "Jeanne Du Vigier, comtesse de Saint-Méran," et adressée à monsieur le "chevalier du Vigier, ancien garde du corps du roi au Vigier."

Ce chevalier était le père de la comtesse Jeanne. La lettre était datée de Paris 1718. Après l'avoir parcourue, Ratiboule la mit à part et prit des notes. L'événement dont Jeanne entretenait son père remontait à quinze ans. Toutes les lettres, soigneusement classées par dates, avaient trait à ce même événement et composaient une histoire complète, mais diffuse, donnée par bribes et mêlée à des nouvelles du jour.

Ratiboule dégagait cette histoire de tous les faits parasites ou indifférents. Lorsqu'il eut terminé l'analyse de la correspondance de madame de Saint-Méran, il prit connaissance de quelques actes notariés et en copia les parties essentielles. Alors seulement il sortit de son laboratoire et se dépouilla de ses vêtements, jeta ses gants au feu et ôta son masque de verre.

Il lui restait un second travail à faire : composer un récit homogène des extraits épars tirés de la correspondance afin de présenter à ses amis dans un ensemble clair et vivant le secret qui dormait dans la cassette mystérieuse. Ce travail littéraire fut assez long et Ratiboule, qui connaissait la Provence et les Cévennes, put lui donner ou plutôt lui restituer par certains détails pittoresques, par des réflexions et quelques peintures, ce que nous appelons aujourd'hui la couleur locale. Ce complément était presque indispensable, le fait principal se rattachant à un événement provincial d'une importance considérable, peu ou mal connu de Cartouche et de Balagny.

Trois jours après l'entrevue que nous avons rapportée, le daron du "Pistolet" et son lieutenant se rendirent de nouveau chez Ratiboule qui leur donna lecture de son travail.

\*\*

En septembre 1702, dans les Cévennes et presque toute la contrée qui s'étend du pied de ces montagnes au bord du Rhône, se produisaient des événements étranges et lamentables.

On sait que les Cévennes avaient été longtemps un des foyers les plus ardents du protestantisme. Une explosion fanatique de cette religion s'était signalée par une prise d'armes et une révolte déclarée. Louis XIV, continuant la politique de ses prédécesseurs (Henri IV excepté), et ne voulant qu'une religion d'Etat, la religion catholique, de plus dévot et jésuite, envoya dans les Cévennes des prêtres, des soldats, des juges, des bourreaux, tout ce qu'il fallait pour exterminer ou convertir par la violence les populations infectées de calvinisme.

L'intendant Lamoignon de Basville, homme de parlement, envoyé tout d'abord, laissa pendant plusieurs mois grandir l'insurrection, mit une mollesse, calculée peut-être, à la réprimer, de telle sorte qu'à la fin de l'année elle tenait campagne avec des forces organisées.

À côté de cette petite armée, dont un des chefs a laissé un nom populaire : Jean Cavalier, à côté de ces militants qui se portaient tantôt sur un point de la province, tantôt sur un autre, il y avait une population retenue par intérêts dans les bourgs et les villes, aujourd'hui protégée par leurs milices et demain laissée à la merci de la répression catholique.

Quand enfin cette répression sévit, elle fut oruelle, féroce, monstrueuse.

Les soldats servaient leur roi par tous les crimes, car les actions les plus infâmes et les plus féroces étaient autorisées dans le sac des bourgades et des villes hérétiques. Le maréchal Montrevel aux portes de Nîmes brûla dans un moulin trois cents protestants. Tout ce qui tenta de s'échapper fut regu à la pointe de la baïonnette et rejeté dans le brasier. Une fille seule avait été sauvée par un laquais. Tous deux furent pendus. Montrevel ne se possédait point de rage et sabrait jusqu'aux catholiques.

En 1703 les grands foyers de protestantisme étaient noyés dans le sang, et la vapeur des massacres était épaisse à donner des nausées à un dieu d'anthropophages. Les survivants étaient pour la plupart terrorisés et convertis, quand tout à coup, ô scandale !... ô prodige !... les enfants se mirent à prophétiser.

Vous entendez ; ceci n'est pas une farce, une mauvaise comédie, mais un de ces phénomènes physiologiques que les savants ne songent plus à nier et dont ils reconnaissent souvent la cause dans l'ébranlement nerveux causé par quelque spectacle terrible, par quelques douleurs morales extraordinaires.

Ce fut le miracle du désespoir. Ils avaient, ces malheureux enfants, entendu les cris de leurs pères ou de leurs frères déchirés par les tenailles rougies, ils avaient été témoins de l'affolement de leurs mères, de leurs sœurs. Ils avaient pris la fièvre dans les convulsions de leurs douleurs ; et ils parlaient pour les martyrs et les outragés. Ils annonçaient dans un langage saisissant la colère de Dieu et prédisaient sa vengeance. Les morts prochaines et subites qu'ils annonçaient chez les persécuteurs se réalisaient souvent.

Telle était la situation dans les Cévennes lors qu'après une absence de six mois environ passée dans les montagnes avec les insurgés, M. de Saint-Méran accourut auprès de sa jeune femme, au château qui portait son nom.

Jeanne de Saint-Méran, fille du chevalier Du Vigier, attendait son mari pour s'enfuir avec lui chez son père en Provence.

Une montagnarde robuste nourrissait à côté d'elle, avec son propre enfant, l'unique héritier du nom de Saint-Méran. Nés dans le même mois, ces deux petits, qui semblaient deux jumeaux, croissaient insoucieux dans les limbes épaisses de la vie matérielle, mais leur innocence et leur bas âge ne les protégeaient point contre les fureurs brutales d'une bande de soldats décidés à mettre tout à feu et à sang pour piller ensuite et se vautrer dans l'orgie.

Dans l'extermination des enfants protestants les soldats de Basville et de Montravol ne s'arrêtaient pas à l'âge. Saint Méran ne l'ignorait point ; sa femme en avait été instruite par de terribles exemples.

Les bandes catholiques qui sillonnaient la contrée, en apercevant les tourelles et les girouettes armoriées du château, s'étaient informées de ses habitants.

Le domaine de Saint-Méran, leur avait-on répondu, est de peu d'importance et son maître, de principes sévères, n'y entretient aucun luxe, mais la châtelaine n'a pas vingt ans. Elle est de petite noblesse, mais de cette race où s'est perpétuée la beauté des Diane et des Vénus de la Grèce. Jeanne du Vigier est en un mot une Provençale d'une rare beauté, et elle a apporté en mariage une dot considérable à laquelle la mort de son père ajoutera plus tard de nouvelles richesses.

En fallait-il davantage pour exciter les passions de ce ramas de bandits dont le recrutement en usage compose les armées ? \*

Plusieurs fois ils s'étaient avancés sur le domaine, puis s'étaient retirés et depuis ce temps Jeanne ne dormait plus qu'avec un couteau sous son oreiller, prête à se tuer si sa demeure était envahie.

Les domestiques, à tour de rôle, surveillaient la plaine du haut du donjon. Des armes leur avaient été distribuées ; les objets les plus précieux avaient été enterrés, en un mot, toutes les précautions avaient été prises, sans espoir cependant d'échapper à la mort.

Le château n'était pas assez fortifié pour que l'on pût s'y défendre longtemps, même avec une garnison ; M. de Saint-Méran avait cru qu'il était plus prudent de ne pas y montrer le bout d'un fusil de crainte d'attirer sur lui la foudre, de lui prêter un air d'importance militaire qui eût provoqué une exécution. Instruit néanmoins de l'imminence du danger, il était rentré près des siens, avec l'intention d'emmener sa femme et son enfant chez son beau-père le chevalier du Vigier, près d'Aix en Provence.

Un jour de septembre, un paysan accourut tout effaré et avertit M. de Saint-Méran qu'un bataillon catholique était en marche dans l'intention avouée d'occuper le château et de s'emparer de ses habitants.

Il fallait fuir sans retard. De Saint-Méran fit appeler sa femme et lui révéla ce qui se passait.

Jeanne, au moment où l'on vint la chercher, était dans un petit salon avec Colette la nourrice. Elle tenait son enfant sur ses genoux ; elle le déposa contre le coussin d'un canapé sur lequel elle était assise.

— Nos mules sont scellées, dit le mari, et déjà sont dans la cour.

— Mais je vais m'habiller, répondit la jeune femme.

— Tu n'en as plus le temps. Chaque minute est précieuse.

\* Il n'est pas inutile de rappeler que les soldats de l'ancienne monarchie, si braves et d'un esprit militaire excellent, étaient pour la plupart des misérables sans aveu, ramassés sur le pavé des grandes villes par les racleurs. (J. de G.)

Il faut partir ainsi. Je le veux ; tu ne rentreras point dans ton appartement.

— Mais notre enfant ?

— Je vais le chercher moi-même et emmener la nourrice.

Jeanne dut obéir, elle descendit dans la cour où un domestique l'aida à se mettre en selle. Presque en même temps son mari reparut tenant dans ses bras une corbeille d'osier de forme oblongue dans laquelle dormait l'enfant et que des courroies lui permettaient de suspendre à ses épaules.

En ces temps orageux et de vie précaire le berceau de l'enfant devait se prêter aux nécessités d'une vie agitée et errante.

Il remit l'enfant à sa mère. La nourrice accourut ensuite et prit à son tour la monture qui lui était réservée près de sa maîtresse. D'autres domestiques, bien armés, montèrent à cheval derrière M. de Saint-Méran et la petite troupe défila par un chemin couvert de buissons ou de haies, se dérochant aux premiers regards de ses ennemis. Le château fut mis à sac et son pillage sauva probablement la vie de ses maîtres, dont la poursuite fut retardée.

Le comte de Saint-Méran et les siens réussirent à mettre le Rhône entre eux et leurs persécuteurs et se retirèrent sur le domaine du Vigier. Ils y demeurèrent un an environ jusqu'à ce que la glorieuse épée du maréchal de Villars, tombé en disgrâce, fut condamnée par Louis XIV à achever les débris de l'insurrection cévenole.

Obligé d'abjurer sa foi, de se soumettre ou de passer à l'étranger et voir ses biens confisqués, le comte de Saint-Méran, comme la plupart de ses coreligionnaires, après la guerre des Cévennes, se "convertit," c'est-à-dire rentra en apparence dans le giron de notre sainte mère l'Église. Puis, comme il vaut mieux avoir affaire au roi qu'à ses intendants, il quitta son pays et alla vivre à Paris.

Son fils unique Maxime avait alors deux ans, on l'avait séparé de sa nourrice, de son grand-père qui l'adorait et emmené dans la capitale,

Soit le chagrin, soit les suites naturelles des fatigues de la guerre civile, le comte de Saint-Méran mourut peu de temps après son installation à Paris. Maxime fut donc élevé par sa mère ; mais, bien qu'il vécut constamment près d'elle et presque isolé du monde, il grandit sans affection. Il n'aimait pas sa mère, il s'étonnait de sentir pour elle un cœur glacé par l'indifférence, et de son côté Jeanne de Saint-Méran n'éprouvait pour son fils aucune tendresse.

Ni par ses qualités ni par ses défauts il ne ressemblait à son père. Il n'avait de sa race que l'orgueil, mais il avait du montagnard oisif, le caractère sérieux, la sobriété et l'amour de l'argent. L'éducation n'avait développé aucunement chez lui les goûts délicats d'un gentilhomme. Il n'aimait ni les plaisirs des jeunes gens de son rang, ni le luxe. Tout d'abord sa mère s'en félicita ; ses ressources ne lui permettant point de tenir à Paris un grand état de maison, et ses goûts pour la toilette et la représentation absorbant au-delà de ses revenus, et l'obligeant souvent à avoir recours à la bourse de son père.

Le chevalier, bien qu'il fût riche et qu'il l'adorât, lui reprochait souvent sa prodigalité, en l'accusant d'être trop généreuse, trop charitable. Il est vrai que sa bourse s'ouvrait volontiers aux malheureux. Plusieurs de ses anciens serviteurs ne vivaient que de ses bienfaits. Colette avait une pension. Son fils recevait grâce à elle une instruction complète, qui lui permettait d'aspirer à une profession libérale.

(A CONTINUER.)

## UN SOUVENIR DE MA JEUNESSE

La vengeance était autrefois le plaisir des Dieux. Elle est aujourd'hui, celui des commis-voyageurs, ces demi-Dieux de la province dont Balzac a commencé la mythologie. Non que les descendants de Gaudissart soient de méchantes divinités. Ce sont plutôt, à tout prendre, de bons diables, aimant la table, ce qui est très légitime, le rire, ce qui est fort sain, et le reste, ce qui n'est point sot. Mais ces gais compagnons ne se contentent pas d'être joyeux pour eux mêmes. Ils ont la gaieté communicative, et leur plus vif plaisir est de se la communiquer mutuellement sous la forme infiniment variée d'une foule de plaisanteries. Grosses et grasses, hautes en couleur et libres d'allure, les dites plaisanteries sont généralement d'une santé robuste. Elles ont encore ce signe distinctif, sinon toujours distingué, de vouloir à tout prix avoir le dernier mot. De là d'incextinguibles soifs de vengeance.

On cite des vengeances qui ont été savourées au bout de deux ou trois ans d'attente, et après un tour de France complet et qui n'en avaient que plus de bouquet, comme certains médocs retour de l'Inde. Aussi n'est-il pas rare d'entendre le chevalier de la Guelte, reconduisant le baron de Rossignols à la gare de Béziers, lui dire : "Toi, mon bonhomme, je te repincerai à Dunkerque, dans six mois !" Et le baron de Rossignols est repincé, à l'échéance.

\*.\*

"Moi, me dit l'ami Doublure, je n'ai pas attendu si longtemps ma dernière vengeance, celle que je tirai de cet affreux sacrifiant de Béchard. Pas mauvais garçon, Béchard ; mais le plus déplorable menteur de soies que je connaisse. Son système, qui est un peu le vieux jeu, entre nous, consiste à procéder non par coups d'invention géniale, mais par séries de farces classiques. Quand il avait choisi quelqu'un comme tête de Turc, il n'en finissait plus, et à moins de se fâcher, ce qui est toujours un piètre rôle, il n'y avait qu'à lui céder la place.

"J'avais eu plus de patience avec lui, lors de mon dernier voyage à Quimper. A l'hôtel de l'Épée, où j'étais descendu, je l'avais trouvé le matin à déjeuner, et, ravi de trouver une bonne pâte à pétrir à son aise, mon Béchard s'était mis gaillardement à la besogne. Le soir, à dîner, on nous sert des beignets. Béchard, qui s'était absenté une minute, revient juste pour prendre le plat que la servante apportait, et me fait tomber deux beignets dans mon assiette. Au premier que je porte à ma bouche mes dents rencontrent une moelleuse et agaçante résistance. Je saisis le beignet entre mes doigts, et j'y trouve quoi ?... Un joli coupon d'Elbeuf, rond comme une pièce de cent sous, et portant une étiquette où se lisait cette insolente réclame : Le meilleur drap est celui de la maison \*\*\*, — ou, le nom de la maison que représentait mon copain Béchard. Je souris d'un air aimable, et, le café fini, nous sortons pour aller au café.

"Sur le trottoir, au seuil même de la porte, Béchard m'offre un londrés que j'accepte, et pousse la complaisance jusqu'à me tendre une allumette tout enflammée. J'allume mon cigare, et je n'avais pas fait cinq pas que pscht !... Une véritable chandelle romaine me part entre les dents. Un de mes oliviers, qui m'abordait à ce moment, faillit en être aveuglé et s'en alla furieux. J'avais perdu sa pratique. A trois pas de moi, Béchard, pris d'un fou rire, s'accrochait à un bec de gaz pour ne pas tomber. Au café, sur un faux mouvement qu'il me fit faire, je crevais le tapis du billard, ce qui me coûta vingt francs. Enfin, nous rentrâmes à l'hôtel.

"Nous causâmes un instant avec le patron. Béchard nous faussa compagnie sous prétexte qu'il avait sommeil, et je ne montai me coucher qu'un quart d'heure après lui. Je ne vous surprendrai point, je pense, en vous disant qu'il avait mis ce quart d'heure à profit. Il en avait fait, à sa façon, le quart d'heure de Rabelais, non pour l'argent, mais pour le rire. Quand je mis ma clef dans la serrure de ma chambre, impossible d'entrer : la porte était fermée en dedans. Était-ce bien ma chambre, après tout ? Evidemment non ; car j'entendais de l'autre côté de la porte le grognement d'un dormeur qu'on éveille. Je redescendis. Non, pourtant, il n'y avait pas d'erreur. — C'est bien le 13, monsieur, que vous avez ! — Je remonte. Cette fois la porte s'ouvre... Je suis chez moi ! Non, je suis chez un autre, car il y a quelqu'un dans le lit ! Et je m'en vais en demandant pardon, lorsqu'une idée me retient. Je reviens droit au lit, je frappe sur l'épaule du dormeur, et je réveille... mon traversin, auquel je venais de faire des excuses.

"Je trouvai la clef du mystère en tournant celle d'un placard qui formait le coin de la pièce. C'était un de ces placards mitoyens féconds en trahisons nocturnes. Evidemment, Béchard s'était donné la chambre à côté. Je tournai le bouton. Le lâche s'était barricadé. Je frappai. Un roulement sonore me répondit. C'était complet. Non, pourtant, pas encore ! Quand je voulus m'introduire dans mes draps, je fus soudain arrêté par un "portefeuille" artistement arrangé. Décidément, Béchard était un grand homme !

"Je me couchai enfin, et m'endormis, ruminant des projets d'éclatante revanche. Mais, voilà, aurais-je le temps ? Si Béchard allait m'échapper le lendemain. Mais non, il allait à Douarnenez comme moi. Nous nous retrouverions.

\*.\*

Nous nous retrouvâmes, en effet, dès le réveil.

— Dis donc, fit Béchard en m'abordant, tu vas à Douarnenez ? As-tu une place à me donner dans ta voiture ?

— Avec plaisir.

L'imprudent se livrait lui-même. Je dus avoir dans l'œil le même éclair que le chat retrouvant une souris perdue.

— Attends-moi, alors, fit Béchard ; le temps de changer de pantalon, car il fait diablement frais, ce matin, et je grelotte avec celui-ci.

Nous étions en plein mois d'août. Mais il était cinq heures du matin, le vent soufflait d'ouest, et Béchard était descendu en pantalon de coutil. Il revint au bout d'un instant, les jambes, couvertes d'un pantalon d'hiver épais d'un doigt.

— Je suis un homme de précaution, moi, dit-il. Quand je viens sur cette gueuse de côte bretonne, même en été, je me méfie !

Nous montâmes en voiture et, comme j'avais un bon cheval, nous maugéâmes rondement la route de Quimper à Douarnenez. Là, chacun de nous fit ses affaires, et après déjeuner, nous repartîmes pour Audierne. Il faisait une chaleur torride.

— Attends que je change de pantalon, m'avait dit Béchard.

— Bah ! avais-je répondu, ce n'est pas la peine ! Et puis mon cheval est attelé, les mouches l'agacent. Il est très vif, et va faire quelque bêtise.

Nous montâmes, et nous voilà repartis. Nous n'étions pas depuis une demi-heure en route que Béchard se mit à geindre.

— Je cuis dans mon jus, moi ! me dit-il.

En effet, le soleil inondait le sol d'une nappe de plomb fondu. De plus, nous avions, Béchard et moi, les jambes her-



métiquement olosos sous l'épais tablier de cuir de la voiture. Avec son pantalon d'hiver, Béchard devait endurer un vrai supplice.

—C'est insupportable ! dit enfin Béchard, n'y tenant plus.

—Quoi ?

—Mon pantalon, parbleu !

—Eh ! s'il te gêne tant que cela, enlève-le ! Personne ne te verra.

—C'est une idée, ça ! fit Béchard.

—Et une bonne. Je la connais, moi, pour l'avoir mise vingt fois en pratique.

—Allons-y, alors !

En deux tours de main, Béchard enleva sa culotte, la plia, et s'assit dessus avec un soupir de satisfaction.

A partir de ce moment, il fut d'une humeur exquise, et ne demanda, non sans une pointe d'ironie, si j'avais bien dormi la nuit précédente.

—Admirablement, répondis-je.

Je suivais attentivement de l'œil les bornes kilométriques de la route. Au lieu n'était plus qu'à deux kilomètres. J'attendis encore quelques minutes. Soudain, comme j'allongeais le bras pour cogner mon cheval, le fouet m'échappa de la main.

—Mon fouet ! m'écriai-je.

—Il est tombé ? Eh bien, descends le ramasser !

—Et mon cheval ?

—Je le tiendrai.

—Jamais. Il est trop ombrageux. Il ne connaît que ma main. Va me le chercher, toi.

—Mais il faut que je remette mon pantalon...

—A quoi bon ? Il n'y a pas un chat à deux kilomètres à la ronde.

—Soit. Attends un peu.

Et Béchard, l'incontinent Béchard s'arrêta sur la route.

A peine avait-il touché terre, que je donnai un léger coup de rêne au cheval, qui partit ventre à terre.

—Hé, hé, la-bas ! hurla la voix affoiblie de Béchard.

« Je ne l'entendis pas longtemps, car mon cheval, excité par quelques claquements de langue, filait un train d'enfer. Mais je pus le voir, l'infortuné, par la petite vitre enfoncée dans la capote, je pus le voir brandissant avec désespoir le fouet qu'il avait ramassé, et gigotant sur la route poussiéreuse de toute la vitesse de ses jambes libres, hélas, de toute entrave ! Ah ! le curieux spectacle qu'il me donna là, l'ami Béchard !

« J'en savourai la joie cruelle jusqu'aux premières maisons d'Audierne, car je poussai ma vengeance jusqu'à m'engager assez avant dans la grande rue. J'arrêtai enfin mon cheval, et j'attendis...

« Rien ne peut peindre la stupeur des braves habitants de la petite ville bretonne lorsqu'ils virent arriver, suant, soufflant, pestant et jurant, ce noble étranger coiffé d'un chapeau, vêtu d'un jaquettes, et totalement dépourvu de culotte. Les femmes poussèrent des gloussements de poules effarouchées, les hommes s'amentèrent, prenant cet étrange visiteur pour un fou, et maître Béchard n'eut que le temps de s'engouffrer dans ma voiture, où il m'aurait étranglé s'il n'avait su que j'étais plus fort que lui.

« Croyez-vous, conclut l'ami Doublure, qu'il m'a juré une haine à mort, et ne m'a jamais pardonné de l'avoir fait entrer dans Audierne en costume simple et bannière au vent ?... On en a pourtant assez ri dans la ville ! »

—L'ingrat ! Faites donc, après cela, des succès à vos amis !

X... X...

## VARIÉTÉS

A l'hôtel des ventes :

Le orieur. — Messieurs, nous vendons un magnifique tableau attribué à Raphaël.

Un habitué. — Est-ce une copie ?

Le orieur, sans se déconcerter. — Je ne sais pas si c'est une copie, mais celui qui l'achètera sera sûrement un original.

\*\*

A une inspection générale : Le général, après avoir passé la revue des troupes, fait sortir des rangs un soldat par compagnie, pour lui demander comment il trouve l'ordinaire.

—Eh bien ! Comment trouvez-vous l'ordinaire ? demanda-t-il à l'un d'eux.

—Dam ! mon général, la viande et la légume est pas mauvais, mais le pain y coupe la gueule.

—Dites-donc ! saoredié, vous n'auriez pas de termes moins grossiers à employer ?

—Mon général, demande pardon ; c'est pas de la vôtre que j' parle, c'est d'la miennu.

## NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, à tout nouvel abonné, nous donnerons en prime la collection complète du FEUILLETON contenant les ouvrages suivants :

POUR UN AN : — UNE PIASTRE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à L'Épée — Un Noviciat — La Vengeance d'une Mère — Galanterie mal Récompensée — La Main Mystérieuse — En Temps de Guerre — La Cible de Guido Ventura — Fidèle à sa Tombe — La Réprouvée — L'Influence de L'Amour — Le Dévouement d'une Épouse — Inauguré contre la Morue — le commencement du ROI DES VOLEURS maintenant en cours de publication, et LA FILLE DE MARGUERITE. — Ce dernier feuilleton, à lui seul, embrasse plus d'une année de notre journal.

POUR DEUX ANS : — DEUX PIASTRES

Tous les ouvrages ci-haut mentionnés et les suivants : — LES DRAMES DE L'ARGENT — LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

POUR TROIS ANS : — TROIS PIASTRES

Tous les feuilletons ci-dessus et les suivants : — UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE — LA DEMOISELLE DU CINQUÈME — LA GRANDE HALTE — LE TESTAMENT SANGlant.

POUR QUATRE ANS : — QUATRE PIASTRES

Tous les ouvrages complets ci-haut nommés et les suivants : — LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN — LA DAME DE PIQUE — EXILI L'ENPOISONNEUR.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés d'une année ou plus recevra en prime toute la collection ci-dessus énumérée et, en plus, le journal pendant un an.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre Journal sont comme suit : — Un an, \$1 00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux agents : 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.